

Module 1 : La Boîte à Merveilles. Ahmed Sefrioui.
Chapitre 1

C'est le narrateur adulte qui amorce le chapitre 1 en se remémorant sa solitude et sa souffrance. Il emploie le présent d'énonciation. **« Je songe à ma solitude et j'en sens tout le poids. Ma solitude ne date pas d'hier. »**. Il se revoit enfant, cherchant désespérément la compagnie d'un oiseau.

Ensuite, c'est le narrateur enfant qui intervient pour présenter la maison (Dar Chouafa) et ses habitants : Chouafa, la principale locataire habite le réez-de chaussée (deux pièces). Le premier étage où réside Rahma, son mari Driss El Aouad (fabricant des charrues et leur fille Zineb(âgée de 7ans). Au deuxième étage, c'est Fatma Bziouiya et son mari Allal le jardinier et bien sûr la famille du narrateur : Lalla Zoubida, son mari Maalem Abdeslem (Tisserand).

Le narrateur raconte le rituel mensuel organisé par Chouafa avec la musique des Gnawas, **« Des nuages de benjoin emplissaient la maison et les crotales et les guembris nous empêchaient de dormir »**. Ces soirées avaient un effet très fort sur le petit garçon qui n'y comprenait rien, mais qui ressentait une certaine appréhension. Chouafa est un personnage qui a marqué l'enfance du narrateur. Pendant la saison morte, la chouafa s'occupait de sa santé.

Le narrateur enfant se présente ensuite lui même, en insistant sur sa solitude, **« A six ans j'étais seul, peut-être malheureux, mais je n'avais aucun point de repère qui me permît d'appeler mon existence : solitude ou malheur »** sur son penchant pour le rêve, sur son aspiration à être accepté par l'Invisible. Toutes ses tentatives de se faire des amis étaient vaines et infructueuses. **« Nous habitons des univers différents. J'avais un penchant pour le rêve.** Tandis que les enfants de son âge préféraient tout ce qui est visible et sensations, lui, il voulait connaître. **» « Moi, je ne voulais rien imiter, je voulais connaître. »**

Un autre personnage qui a marqué l'enfance du petit garçon, Abdallah l'épicier et ses histoires merveilleuses, qui présentaient pour lui un monde féérique. Son père nourrit aussi son imaginaire grâce à des récits sur le Paradis et comment on peut y accéder : vivre, grandir et mourir. **« Attendre ! C'est cela exister. »** En attendant donc d'être grand. **« En attendant, j'étais seul au milieu d'un grouillement de têtes rasées, de nez humides, dans un vertige de vociférations de versets sacrés. »(Métaphore).**

Le narrateur nous ramène ensuite au Msid, situé à Derb Nouala, il décrit brièvement **« le fqih un grand maigre à barbe noire, dont les yeux lançaient constamment des flammes de colère »**. Il nous transporte après dans l'univers infernal du bain maure. Il détestait cet endroit sombre, trop chaud, où la promiscuité des corps nus des femmes lui donnait un sentiment de péché. **« Même enfant, je sentais sur tout ce grouillement de corps humides, dans ce demi-jour inquiétant, une odeur de péché. Sentiment très vague, surtout à l'âge où je pouvais encore accompagner ma mère au bain maure, mais qui provoquait en moi un certain trouble. »**. Heureusement pour lui, les séances du bain maure étaient rares ; alors pour oublier sa solitude, il se livrait à la compagnie des objets hétéroclites de sa Boîte à Merveilles, il les considéraient comme ses seuls amis.

Le narrateur nous fait revenir aux lendemains du bain maure, lors desquelles la mère du narrateur excelle à raconter les anecdotes et les potins dont ce lieu regorgent. Cette dernière avait un grand succès auprès des voisines, sauf que le petit garçon n'appréciait guère cet exhibitionnisme, il savait que sa mère trouvait toujours un moyen de dramatiser un incident. C'est d'ailleurs, ce qui se passa quand Rahma a osé faire sa lessive un lundi, le jour réservé pour la mère du narrateur. Et la dispute

éclata, violente. Lalla Zoubida s'évertua à trouver des insultes aussi rabaissantes les unes que les autres, elle ne s'empêcha pas de raconter à son mari, ce qui s'est passé pendant la journée, la dispute et les insultes reprirent de plus belle et l'enfant fragile, ne supporta ce bruit et il s'évanouit. **« C'était une tempête, un tremblement de terre, le déchaînement des forces obscures, l'écroulement du monde. »**

Chapitre 2

Le narrateur adulte se rappelle des mardis néfastes au Msid. Les enfants devaient réciter les versets coraniques, sinon, ils sont punis avec la baguette de cognassier. Ce souvenir amer lui rappelle à quel point le monde était hostile et sans pitié. **« A six ans, j'avais déjà conscience de l'hostilité du monde et de ma fragilité. Je connaissais la peur, je connaissais la souffrance de la chair au contact de la baguette de cognassier. »**. A cause de cette peur, il faisait de terribles cauchemars.

De retour à la maison, sa mère se plaignait de maux physiques et moraux. Elle a reçu la visite de son amie intime et son ancienne voisine : Lalla Aïcha. Cette dernière lui fait des remarques sur la pâleur du visage de son fils et lui conseille de rendre visite au marabout Sidi Ali Boughaleb. Le narrateur fait une description dévalorisante (péjorative) de cette femme **« J'ai gardé un vif souvenir de cette femme, plus large que haute, avec une tête qui reposait directement sur le tronc, des bras courts qui s'agitaient constamment. Son visage lisse et rond m'inspirait un certain dégoût. Je n'aimais pas qu'elle m'embrassât. Quand elle venait chez nous, ma mère m'obligeait à lui baiser la main parce qu'elle était chérifa, fille du Prophète, parce qu'elle avait connu la fortune et qu'elle était restée digne malgré les revers du sort. Une relation comme Lalla Aïcha flattait l'orgueil de ma mère »**.

Les trois personnages prennent le chemin vers Sidi Ali Boughaleb, elles marchent en parlant à voix basse, contrairement quand elles sont à la maison, où elles parlent à voix haute **« A la maison, elles faisaient trembler les murs en racontant les moindres futilités, tellement leurs cordes vocales étaient à toute épreuve ; elles devenaient, dans la rue, aphones et gentiment minaudières. »**. Les personnages avançaient difficilement dans la foule dense, le petit était aidé par des passants qui le soulevaient de temps à autre pour le faire avancer. **« Des bras inconnus me soulevaient du sol, me faisaient passer par-dessus les têtes et je me trouvais finalement dans un espace libre »**.

Arrivés devant le mausolée, le narrateur admire pour un instant, le spectacle des marchands qui étalent leurs produits, lui rappelant les objets de sa Boîte à Merveilles.

Dans la cour du marabout, la mère précéda au rituel de passer de l'eau sur les membres du corps de son fils en marmonnant des prières tandis que ce dernier regardait avec curiosité, des chats qui se disputaient.

Les deux femmes arrivèrent enfin au catafalque où se trouve la tombe du saint, elles piquèrent une crise d'hystérie, elles criaient, pleuraient, priaient le saint de les guérir de leurs maux et de résoudre leurs problèmes. **« Lalla Aïcha et mère se mirent à appeler à grands cris le saint à leur secours. L'une ignorant les paroles de l'autre, chacune lui exposait ses petites misères, frappait du plat de la main le bois du catafalque, gémissait, suppliait, vitupérait contre ses ennemis. Les voix montaient, les mains frappaient le bois du catafalque avec plus d'énergie et de passion. Un délire sacré, s'était emparé des deux femmes. Elles énuméraient leurs maux, exposaient leurs faiblesses, demandaient protection, réclamaient vengeance, avouaient impuretés, proclamaient la miséricorde de Dieu et la puissance de Sidi**

Ali Boughaleb, en appelaient à sa pitié. ». Cette description péjorative est une critique sous-jacente de la superstition féminine.

La gardienne arriva pour rassurer les deux femmes que leurs vœux seraient exaucés, elle obtient d'ailleurs une offrande de la part de la mère du narrateur. Elle précisa que la sainteté de Sidi Ali Boughaleb découle de son affection pour les chats, qu'il recevait et nourrissait.

Pendant que les femmes discutaient, le petit garçon partit près des chats et là, il est griffé violemment par un matou. Il se mit à sangloter parce qu'il avait très mal. Il revint très fatigué à la maison, le lendemain, son père demanda à la mère de ne pas l'envoyer au Msid.

Au petit matin, il regardait son père qui se préparait pour aller à son atelier : *« Il s'enroulait autour des reins une corde de plusieurs coudées en poil de chèvre, qui lui servait de ceinture. Pour cela, il tournait sur lui-même, soulevait une jambe pour laisser passer la corde, soulevait l'autre alternativement, faisait des gestes larges de ses bras. Il procédait ensuite à l'arrangement de son turban, mettait sa djellaba et sortait en silence »*.

Le narrateur s'intéressa d'abord aux chants des oiseaux, aux bruits de la maison (les sensations auditives) : *« Les ailes froufrouèrent/ Des seaux entrechoqués cliquetèrent dans le patio/ Une gifle sonore »*. Les femmes échangèrent les salutations habituelles de tous les jours, un cérémonial quotidien, et souvent aucune n'entend ce que dit l'autre.

Après un petit déjeuner copieux, l'apprenti (Driss le teigneux) de Maalem Abdeslem arriva, il doit aller faire des courses pour la maison. Le narrateur considérait que sa famille vivait dans l'aisance puisqu'ils peuvent manger de la viande trois à quatre fois par semaine. Il nous informa sur l'origine montagnarde de ses parents, et comment son père au lieu de faire du commerce, une activité qu'il considérait vil, il a donc travaillé pendant un certain temps avec un oncle, puis il a monté son propre atelier de tisserand.

L'enfant après avoir aidé sa mère à écosser les fèves, il monte jouer sur la terrasse. Il voit un chat qui se prélassait au soleil, il n'osa pas s'en approcher en se rappelant la griffe du matou à Sidi Ali Boughaleb. En descendant les escaliers à l'appel de sa mère, il rencontra Rahma qui lui glissa au creux de la main un cabochon en verre. Au début, il avait une appréhension, mais il finit par accepter ce beau cadeau, il jouissait à son toucher. *« L'objet était toujours dans le creux de ma main et dégageait une fraîcheur d'eau de source » « un bijou fabuleux et barbare, provenant à n'en pas douter de quelque palais souterrain où demeurent les puissances de l'Invisible »*. Il était très content d'ajouter ce cabochon en verre à ses objets dans sa Boîte à Merveilles

Chapitre 3

Retour du narrateur au Msid après deux jours et demi de congé. Les élèves lisent et relisent les versets coraniques comme d'habitude, la fqih somnole et se réveille d'un moment à l'autre pour distribuer des coups de baguette par ci, par là.

Quand l'enfant revint dans la soirée, une lampe à pétrole apparut dans la pièce de Fatma Bziouiya. La mère du narrateur, même si elle était éblouie par cet objet, elle ne voulait pas le montrer, elle avança même des arguments négatifs à propos de la lampe : mauvaise odeur du pétrole, risque d'incendie, Fatma a présenté des arguments solides : la lampe illumine mieux que les bougies et coûte moins cher.

Le soir, et juste après le dîner, Lalla Zoubida, avec une grande habileté signifia à son mari qu'elle voulait elle aussi une lampe comme celle de Fatma Bziouiya ;

Maalem Abdeslem ne dit rien, mais le lendemain, Driss le teigneux amena une lampe, la joie de la mère était à son paroxysme.

La disparition de Zineb

Rahma, accompagnée de sa fille, allait à un baptême, arrivées à Rsif, elle perdit sa fille dans la foule. La femme est très affectée, elle a beaucoup de chagrin. Toutes les voisines se sont montrées solidaires avec elles ; la mère du narrateur oublia sa rancune, elle participera activement à la recherche de Zineb, d'ailleurs, c'est elle qui trouvera la fillette dans la maison des Idrissides. Pour remercier Dieu, Rahma organisa un dîner pour les mendiants aveugles (jeudi). Le narrateur décrit ces mendiants de manière valorisante, ils montrent une grande noblesse malgré leur pauvreté **« Driss entra le premier dans le patio. Il fut suivi d'un aveugle à la barbe blanche guidé par un garçonnet d'une dizaine d'années. Ensuite, un flot de mendiants hommes et femmes se déversa dans la cour. Le premier vieillard exerçait sur cette foule en loques une véritable royauté. Tous lui obéissaient. Ils manifestaient beaucoup d'égards pour ce patriarche. » « Les mendiants mangeaient et buvaient avec dignité, sans hâte, sans agitation. Rassasiés, ils se léchèrent soigneusement les doigts, s'essuyèrent avec des torchons mis à leur disposition. »**

Sidi Mohammed et Zineb après avoir joué, ils ont mangé seuls.

Les mendiants aveugles ont psalmodié quelques versets coraniques dans un climat spirituel qui changeait un peu le son des crotales lors des rituels mensuels de la chouafa. **« Les aveugles dans leur haillons, clamant avec conviction la parole de Dieu, revêtaient une noblesse et une grandeur qui frappaient l'imagination. »** Après le départ des psalmistes, Rahma invita les voisines à un dîner de fête, les femmes se sont habillées avec beaucoup d'élégance.

Tard dans la nuit, la maison est silencieuse, Sidi Mohammed ouvrit sa Boîte et désirait jouer avec ses objets ; mais ces derniers demeuraient sourds à ses appels, ils lui montraient un visage hostile **« Ils gisaient inertes, maussades, un peu hostiles. Ils avaient perdu leur pouvoir magique et devenaient méfiants, secrets. »**. A chaque fois qu'il fermait la boîte, les objets s'animaient, faisaient la fête, **« Une fois le couvercle rabattu, ils se réveillèrent dans le noir pour se livrer à mon insu à des jeux fastueux et délicats. Ils ne savaient pas dans leur ignorance que les parois de ma Boîte à Merveilles ne pouvaient résister à ma contemplation. Mon innocent cabochon de verre grandit, se dilata, atteignit des proportions d'un palais de rêve, s'orna d'étoffes précieuses. Les clous, les boutons de porcelaine, les épingles et les perles changés en princesses, en esclaves, en jouvenceaux, pénétrèrent dans ce palais, jouèrent de douces mélodies, se nourrirent de mets raffinés, organisèrent des séances d'escarpolette, volèrent dans les arbres pour en croquer les fruits, disparurent dans le ciel sur l'aile du vent en quête d'aventure. »** Mais dès qu'il l'ouvrait, ils redevenaient muets. **« L'enchantement disparut, ce trouvai simplement un cabochon de verre, des boutons et des clous sans âme et sans mystère. Cette constatation fut cruelle. J'éclatai en sanglots. Ma mère survint, parla de fatigue, m'emmena dormir. »**

Chapitre 4

C'est le printemps, Lalla Zoubida et son fils vont passer la journée chez Lalla Aicha. La mère du narrateur prépara des douceurs, apporte diverses provisions. Dès l'entrée de la maison où habitait Lalla Aicha, le narrateur établit une comparaison entre la dame et la porte vieillie par l'âge, mais qui a connu des jours meilleurs. Il décrit aussi la pièce de manière méliorative : un cadre

reposant, confortable qui invite à la quiétude « *Cette chambre, deux fois plus longue que large, était d'une propreté méticuleuse. Des cretonnes à grands ramages couvraient les matelas, d'énormes coussins brodés au petit point, enveloppés dans une légère soierie transparente, s'amoncelaient ça et là. Le mur s'ornait de grandes étagères peintes, garnies de bols de faïence*

européenne, d'assiettes décorées de roses dodues, de verres en forme de gobelets. Une pendule en bois foncé, riche en sculpture, clochetons et pendentifs, occupait sur le mur la place d'honneur. Le sol était couvert d'une natte de jonc. Par-dessus la natte, se déployait une carpe aux couleurs vives. » « Cet ensemble baignait dans une atmosphère d'aisance, de quiétude. Ce n'était certes pas le grand luxe mais le confort, un nid douillet à l'abri du vent. »

Les deux femmes discutaient et décrivaient des personnages l'un après l'autre :

- Le mari de Rahma : est comparé à un âne qui aurait mangé trop de son.

- Le mari de Fatma Bziouiya : un rat inquiet.

Sidi Mohammed n'apprécia pas les railleries de sa mère vis à vis de son père, il souligna son amour pour lui, le décrit de manière valorisante sur le plan physique et moral « *Moi j'aimais mon père. Je le trouvais très beau. La peau blanche légèrement dorée, la barbe noire, les lèvres rouge corail, les yeux profonds et sereins, tout en lui me plaisait. Mon père, il est vrai, parlait peu et priait beaucoup,* ». Il ne manqua pas de décrire aussi sa mère avec la même valorisation : « *Elle était certes plus amusante, plus gaie. Ses yeux mobiles reflétaient une âme d'enfant. Malgré son teint d'ivoire, sa bouche généreuse, son nez court et bien fait, elle ne se piquait d'aucune coquetterie. Elle s'ingéniait à paraître plus vieille que son âge. A vingt-deux ans, elle se comportait comme une matrone mûrie par l'expérience.* »

Juste après, des voix s'élevèrent dans la maison, c'étaient les voisines de Lalla Aicha qui la remerciaient pour ces belles paroles à leur sujet.

Sidi Mohammed est invité par les enfants de la maison pour jouer avec eux sur la terrasse. Ils ont simulé une cérémonie de mariage, « *Une boîte de conserves rouillée posée sur trois cailloux joua le rôle de samovar, d'autres cailloux posés sur un disque de papier faisaient office de verres à thé. Nous sirotâmes gravement un thé mythique mais combien délicieux, mangeâmes des gâteaux imaginaires, distribuâmes des compliments à l'aînée des filles, notre hôtesse.* » « *Dans un vacarme de you-you et de chants improvisés, la negafa procéda selon l'usage au maquillage et à l'habillement de la jeune fiancée. Elle l'affubla d'une couverture en guise de robe, la coiffa, l'orna de papiers ajourés, simulant grossièrement des bijoux, s'éloigna pour admirer son ouvrage.* ». Mais la jalousie d'un enfant faussa le jeu, qui se termina dans les cris, une voisine monta et distribua des gifles et des insultes. Sidi Mohammed se sentit puni injustement.

Les deux femmes reprirent leurs descriptions, cette fois-ci, c'est le tour des voisines de Lalla Zoubida :

- Rahma : **une charmante jeune femme, si serviable, si honnête, si jolie. Toujours souriante, toujours vive/ une peau halée au grain si fin, elle possède une jolie bouche aux lèvres fermes, un peu boudeuses. Elle a de grands yeux qui rient**

- Fatma Bziouiya : **de jolis yeux noyés de douceur, des sourcils d'une courbe parfaite, un teint ambré. Un tatouage sur le menton (que Lalla Zoubida n'aime pas).**

- Les deux femmes n'ont pas daigné décrire la chouafa, et c'est le narrateur qui va s'en charger. Il exprime toute son admiration pour ce personnage mythique qu'il admire au plus haut point **« Elle était royale. Les chacals se sentaient chacals auprès de cette lionne. Étrange est la beauté des reines ! Non pas des reines d'un royaume éphémère que divisent la faim, la concupiscence et l'avidité, mais des reines vierges qui portent dans leurs flancs un dieu d'équité. » « Ses grands yeux, dans sa face de parchemin délicat, fascinaient ses clientes et imposaient le respect à celles qui ne l'aimaient pas. A vrai dire j'en avais vaguement peur. Je l'associais dans mes rêves aux puissances obscures, aux maîtres de l'Invisible avec lesquels elle entretenait un commerce familial. Je croyais qu'elle disposait de pouvoirs illimités et je considérais comme un privilège d'habiter sous le même toit qu'une personne aussi considérable ».**
- A un moment donné, le mari de Lalla Aïcha arriva à l'improviste, sa femme le rejoint dans l'autre pièce. La mère du narrateur se trouva toute seule, elle alla à la fenêtre et vit une voisine en face qui lui raconta le récit d'un pique-nique printanier qui se termina par une averse, un orage. **« Au milieu de l'après-midi, un orage, d'une rare violence, s'abattit sur la nature. En hâte, tapis et couvertures furent ramassés. Chacun se charge; d'une partie des bagages : plats vides, accessoires pour le thé, gargarismes pour l'eau fraîche. Deux hommes et cinq femmes, tous parents, composaient l'équipe. La pluie fut accueillie par les uns comme une bénédiction, par les autres comme une catastrophe. ».** Ce récit enchâssé n'est nullement gratuit, il annonce déjà les troubles qui vont surgir dans le couple de Lalla Aïcha et Moulay Larbi, d'ailleurs, quand la femme revint dans la chambre, elle avait le visage bouleversé. **« Lalla Aïcha vint nous retrouver, le visage bouleversé. Elle fit signe à ma mère de la suivre dans le coin le plus sombre de la chambre. ».** Les deux femmes reprirent leur discussion, mais cette fois à voix basse, le petit garçon ne savait point ce qu'elles disaient, même s'il soupçonnait qu'il s'agissait d'un problème. Un seul mot le dérangeait « Pacha », il lui inspira injustice, violence et victimes. **« J'entendis le mot « pacha » plusieurs fois au cours de leur mystérieux dialogue. Ce mot m'impressionnait, me mettait mal à l'aise. Le pacha? N'était-il par ce personnage cruel qui faisait bastonner les gens au gré de sa fantaisie ? Les mettait dans un cachot noir avec un pain d'orge et une cruche d'eau? Les laissait dévorer par les rats ? Le mot « pacha » faisait trembler les petites gens. Il s'associait dans leur esprit à des ennuis sans nombre, à des douleurs bruyantes, à des cris et à des lamentations. Ils s'endettaient pour payer les sbires du pacha, essuyaient toutes sortes de vexations au prétoire et voyaient souvent ce qu'ils estimaient leurs droits, devenir par une opération du Malin, des charges contre eux. »**
- Sidi Mohammed restait sage dans son coin, rêvant à la jeune fille qui a joué le rôle de la mariée. Elle observait aussi Lalla Aïcha qui pleurait sur les épaules de sa mère, il finit par s'endormir, mais sa mère le réveilla à l'heure du dîner.
- Tard dans la soirée, le père vint les chercher, Sidi Mohammed nous décrivit la rue sombre et silencieuse, il n'y avait que les bruits des animaux, des pas lointains et le froufrou des vêtements qui troublaient ce silence **« J'entendais résonner des pas dans le lointain. Us se rapprochaient, se dissolvaient. Un chien aboya. Une dispute de chats**

éclata au faîte d'une terrasse. Les deux ennemis se défiaient, clamaient chacun sa bravoure et son courage, crachaient des bouffées de colère. Leurs cris s'éloignèrent. Seuls, nos pas, le froufrou de nos vêtements, nos souffles pressés animaient cette ville morte. ».

- Le lendemain vendredi, quand le père rentra déjeuner comme à son habitude, la mère lui raconta l'escroquerie subie par Moulay Larbi de la part de son associé Abdelkader. Son récit était truffé de moult détails, Maalem Abdeslem l'interrompait parfois pour qu'elle aille au sujet principal, mais, elle tenait à des digressions, ce qui conférait à son récit une tonalité comique.
- Sidi Mohammed est transporté une autre fois aux récits d'Abdellah l'épicier, des histoires fabuleuses qui faisaient rêver. Le père lui rapporta que ce personnage mystérieux était sujet à deux attitudes opposées : il a des partisans et des détracteurs représentés respectivement dans le récit par Lahbib et Abdenbi. Chacune des deux parties avance des arguments au sujet de ce conteur dont on ne connaît même pas le domicile. Une dispute se déclencha entre les deux hommes, mais il paraît que c'est Lahbib, un partisan d'Abdellah qui l'a remportée « - *Faudrait-il donc qu'il te ressemble pour mériter le nom de musulman? Tu fais tes prières, nous en sommes témoins, tu quittes ta boutique aux heures des repas; tu respectes le vendredi et tes discours sont fleuris de citations coraniques et de hadiths. Tout cela, nous en sommes témoins. Mais de ta bouche coulent souvent le venin de la médisance, les puanteurs de la calomnie, l'odeur de la mort et d'autres germes de destruction. Tu n'es même pas Satan parce qu'aucune de tes œuvres ne porte le sceau d'une certaine grandeur. Tout au plus, tu es un rat d'égout, mais qui se serait roulé dans de la bonne farine bien blanche. »*

Résumé chapitre 5. « La Boîte à Merveilles » : 15 jours pour l'Achoura

Dans ce chapitre, c'est l'amorce de l'évolution de l'image du fqih. Il se montre gentil et avenant à l'approche de la fête de l'Achoura. « *Nous avons quinze jours pour préparer la fête* ». *Des préparatifs doivent être entrepris au msid : le badigeonnage des murs, les nattes doivent être changées et le sol lavé. Les parents feront aussi des offrandes au fqih comme la chaux et l'huile d'olive.* » Sidi Mohammed est très content, il est impatient d'annoncer cette bonne nouvelle à sa mère, mais combien était sa déception quand il ne trouva pas sa mère à la maison. Elle est sortie avec son amie Lalla Aïcha.

Le petit garçon s'est senti seul dans la pièce, tous les objets qui l'entouraient lui paraissaient hostiles, c'est comme s'ils voulaient l'attaquer. Il essayait de faire taire sa peur et ne pas pleurer « *Les objets ne me reconnaissent plus, ils m'opposaient un visage hostile. Ils s'amusèrent à m'effrayer, ils se transformaient en monstres, redevenaient objets familiers, empruntaient de nouveaux masques de bêtes d'apocalypse. Je me tenais sur un matelas, terrifié, la gorge sèche- l'animosité des êtres qui m'épiaient derrière chaque chose.* ». Il ne s'est senti en rassuré qu'au moment où il a entendu les pas de sa mère dans les escaliers.

Sa mère informa sa voisine Rahma de l'action solidaire que Lalla Aicha a entrepris pour remettre l'affaire de son mari sur pied, après qu'il a été escroqué par son associé Abdelkader. Lalla Aicha a tout vendu, bijoux et meubles.

Soudain, des hurlements remplirent le silence, un voisin du quartier, Sidi Mohammed Ben Taher le coiffeur vient de décéder. La mère du narrateur exprima le désir d'aller pleurer, Sidi Mohammed voulait l'accompagner, sa mère refusa, mais Rahma finit par la convaincre.

Dans la maison du défunt, les femmes pleuraient, criaient et se plaignaient ; Lalla Zoubida et Rahma ont rejoint les pleureuses. Le narrateur nous décrit avec maints détails les rituels des ablutions du cadavre, la psalmodie du coran, puis la marche du convoi funéraire vers le cimetière.

Sidi Mohammed piqua une crise d'effroi devant la mort qu'il découvrit pour la 1^{ère} fois. Il trembla, sanglota et cria qu'il ne voulait pas mourir. Cette peur passée, il se sentit plus rassuré en imaginant que sa Boîte à Merveilles s'est transformée en cercueil, que des anges en blanc l'entouraient, ces images imaginaires l'ont calmées. *« Je voyais descendre du plafond de beaux anges blancs, je distinguais les plumes de leurs ailes couleur d'argent. L'un d'eux posa sur mon lit ma Boîte à Merveilles. Elle grandit démesurément, prit la forme d'un cercueil. Tout heureux j'y entrai. Le couvercle tomba. Dans la boîte régnait une fraîcheur de roses et de fleurs d'orangers. La Boîte fut emportée par delà les nuages dans des palais d'émeraude. Tous les oiseaux chantaient. »*

Le lendemain, le petit garçon sera une autre fois en congé, il s'intéressa d'abord aux bruits de la maison *« Au premier étage Rahma s'affairait sur le palier. Elle activait aussi le feu et pilait des condiments. Quelqu'un chantonnait. Notre vieux soufflet se fit de nouveau entendre. Il était fatigué et ne savait dire que ces mots... »* *« D'autres bruits venaient me distraire. Des explosions d'étincelles roulaient comme des billes qui se répandaient sur le parterre en mosaïques. Fatma Bziouya cardait sa laine. Des phrases chuchotées montaient du rez-de-chaussée. Lalla Kanza parlait à une cliente. Un éclat de rire troubla l'atmosphère. Il fut bref et sans conséquence. Un pigeon roucoula sur la terrasse. Il disait des mots si jolis que je souriais aux anges. Je remarquai sur une solive deux mouches se livrer à une poursuite, s'arrêter sans raison puis reprendre leur course à l'aventure. A la porte de la maison quelqu'un heurta le marteau.*

La mère lui offrit ensuite une chainette en cuivre, le petit garçon travailla sérieusement à la frotter jusqu'à ce qu'elle soit brillante. Il joua avec pendant un moment, en la mettant autour du cou du chat de Zineb, ce dernier va s'enfuir avec la chainette, ce qui déclencha une violente dispute entre lui et Zineb, il l'accusait d'avoir incité son chat à lui subtiliser la chainette. Les deux enfants usaient chacun de ses forces pour vaincre l'autre. *« Ma rage se déchaîna; je me précipitai sur Zineb. Je lui enfonçai les ongles dans les joues, lui arrachai les cheveux par touffes, lui envoyai de formidables coups de pieds dans le ventre. Elle se défendit, la brute, avec violence, me tira les oreilles, me renversa par terre, me marcha sur la poitrine. Les femmes criaient, essayaient de nous séparer et recevaient des coups de poing et des coups de tête des deux adversaires ».*

Chapitre 6 : (7jours)

L'Achoura est très proche, les préparatifs vont bon train, les parents des élèves y participent financièrement chacun selon ses moyens: la chaux, les nattes, de l'huile d'olive.

Les enfants commencèrent le travail dans un dynamisme contagieux. Des équipes pour laver le sol, d'autres pour badigeonner les murs à la chaux. Malgré le

vacarme et les chamailleries, les enfants étaient contents, Sidi Mohammed se sentait important parce qu'il a été nommé chef des frotteurs. Quand il revient à la maison, il raconte avec fierté sa mission et les efforts qu'il a concédés pour que le sol soit très propre. **« Je réussis à les convaincre que sans moi aucun résultat sérieux n'aurait été obtenu. »**

Le lendemain, la mère accompagna son fils à la kissaria pour lui acheter un gilet rouge à soutaches et une cotonnade blanche pour lui faire faire une chemise. Le narrateur décrit ce lieu de manière valorisante, en tant que lieu fréquenté par les femmes les plus élégantes de Fès, les boutiques qui regorgeaient de beaux tissus reflétant le faste et la beauté **« La Kisaran, rendez-vous de toutes les élégantes de la ville, me parut contenir les fabuleux trésors de Soleiman, fils de David. Des caftans de drap amarante, des gilets précieusement ornementés de passementerie et de boutons de soie, des djellabas en voile de laine, des burnous somptueux voisinaient avec des tulles irisés comme des toiles d'araignée sous la rosée, des taffetas, des satins moirés et des cretonnes aux couleurs sauvages »**; les marchands jeunes, élégants et très polis **« La plupart étaient des jeunes gens, beaux de visage, très soignés dans leur mise, courtois dans leur langage. Ils ne se mettaient jamais en colère, faisaient montre d'une patience sans limite »**

La mère, après avoir fait quelques boutiques, elle trouva le gilet qu'elle voulait acheter, elle procéda avec beaucoup de savoir faire à négocier le prix et en fait, elle a réussi à l'acheter moins cher. Elle acheta ensuite la cotonnade. Pour la satinette noire de Kenza, elle n'a pas pris la peine de négocier le prix.

De retour à la maison, elle montre ses emplettes à Rahma, le narrateur décrit de manière péjorative la pièce de Rahma **« La chambre de Rahma était de mêmes dimensions que la nôtre. Une cloison de bois patinée par l'âge, la coupait aux trois quarts. Derrière cette cloison, Rahma entassait ses provisions d'hiver. Elles consistaient surtout en pains de sel d'un rose taché de gris et en grappes d'oignons. La pièce meublée pauvrement de matelas bosselés et d'une natte de jonc, comportait, comme seul luxe, une longue étagère peinturlurée. Cette étagère supportait une dizaine de bols de faïence à fleurs, deux assiettes décorées de coqs superbes et une demi-douzaine de verres en forme de gobelets. »**. Sidi Mohammed regardait avec envie Zineb qui jouait avec son chat en tenant un petit miroir dont il avait envie, mais il avait peur d'être traité de garçon efféminé.

Sidi Mohammed se sentait très heureux, en tant qu'un enfant de six ans, la joie d'avoir acquis de nouveaux habits l'a mis dans de très bonnes dispositions **« Une belle couleur profonde, discrète et royale à la fois qui m'enivrait. Je me sentais gonflé d'un noble orgueil. Ce vêtement était le mien. Le jour de l'Achoura, j'allais éblouir nos amis et connaissances. Les élèves du Msid me parleraient avec déférence. Aux princes de légende, petits et grands s'adressent avec respect. »**

Mais cette euphorie ne dura pas longtemps, une dispute éclata encore une fois entre Sidi Mohammed et Zineb, le petit garçon grondé par sa mère sentit qu'il a été puni injustement.

Il partit donc dans l'imagination et rêvait d'être le prince habitant un palais et organisant un festin pour des invités pauvres **« Les princes mangent très bien chez eux. Je ne les inviterai pas. Mes hôtes seront tous les affamés, les mendiants, les psalmistes qui font rarement un bon repas. Je leur distribuerai de beaux vêtements : des gilets rouges richement ornementés, des djellabas d'une blancheur de lait, des babouches safran dont le cuir crisse à chaque pas. Je n'oublierai pas de leur offrir des turbans de mousseline. Moi, je serai habillé de blanc. Sur la tête, je mettrai le bonnet conique, d'un rouge amarante, apanage des gens de cour et des derviches. Des esclaves noires nous serviront dans des plats de porcelaine des ... »**

Au moment du repas et quand une voix chantante venait d'une terrasse voisine, Rahma prend en charge le récit du vieux Si Othman, marié à une femme plus jeune que lui et qui le maltraite. Si Othman et sa mésaventure quand il est allé faire des courses le vendredi matin. Le narrateur loue le don de Rahma à raconter un récit comique et de pouvoir faire rire aux éclats son auditoire.

Chapitre 7 (2jours)

A deux jours de la fête de l'Achoura, les femmes ont acheté à leur tour des bendirs et des tambourins, elles participent activement à l'allégresse générale. Sidi Mohammed s'adonnait à son tour à jouer avec ses instruments musicaux, quand un camarade du Msid l'appela (Hammoussa) pour qu'il l'accompagne au Msid pour compléter le montage du lustre. Les élèves n'ont terminé que dans la soirée.

De retour à la maison, la mère de Sidi Mohammed s'ennuyait parce qu'elle n'avait plus de pétrole pour la lampe, mais, Le mari de Rahma le lui apporta.

Le soir, juste après le dîner, le père annonça à son fils qu'il l'emmènera le lendemain avec lui pour lui acheter des jouets et ensuite ils iront chez Si Abderrahman. Sidi Mohammed était content à la perspective d'avoir des jouets, mais il était inquiet par la visite chez le coiffeur, un personnage qu'il n'apprécie pas vraiment pour diverses raisons : il va le circoncire, il est trop bavard, indiscret, il fait des monologues interminables *« J'étais heureux. Une seule chose m'ennuyait. Je savais qu'il m'était impossible d'échapper à la séance du coiffeur. Mon père ne manquerait pas de me conduire à Chemaïne dans l'étroite boutique de Si Abderrahman, le barbier. Je n'aimais ni Si Abderrahman, ni sa boutique. »*

« Je n'aimais pas Si Abderrahman. Je savais qu'il serait chargé de me circoncire. Je redoutais ce jour. Je sentais des frissons me parcourir l'épiderme quand je le voyais manier le rasoir ou les ciseaux. »

En outre, Si Abderrahman pratiquait plusieurs métiers, il est guérisseur, serviteur lors de cérémonies et bien sûr, circonciseur

La matinée, le père et le fils sont dans la rue, une rue pleine de monde, beaucoup de campagnards aussi sont venus pour faire des achats pour le fête de l'achoura, une rue animée par les sons des instruments de musique.

Dans la boutique du barbier, Sidi Mohammed observe faits et gestes de ce personnage : il pratique une saignée, il prescrit une recette traditionnelle pour un gros monsieur qui n'arrive pas à respirer, il pose des questions à un jeune homme qui va se marier, il pose des questions et y réponds... et il décrit de manière poétique les rues de Fès, ce qui ne manqua pas de plaire à l'auditoire – *« Je le comprends! La rue! La rue, avec la foule et ses odeurs, la foule et ses appels, la foule et ses murmures, ses chants, ses lamentations, ses disputes et ses cris d'enfants, (s'agit-il d'une gradation ?) la rue avec ses places qu'ombragent la vigne et le platane, la rue qui rêve, qui chante et qui boude ... »* - *« La rue où trotte le petit âne gris, où vagabondent les chats efflanqués, où tourbillonnent des vols de moineaux, la rue que traverse dignement un couple de pigeon au plumage irisé, cette rue avec ses cortèges de fête et ses cortèges d'enterrements réserve à ses amoureux ses sourires les plus tendres, les enveloppe d'une tiédeur de sein maternel, se pare pour eux seuls de couleurs délicates et de lumières rares. »*. Et enfin, le calvaire s'acheva, Sidi Mohammed se trouva tout heureux dans la rue. Il revint à la maison, Zineb continuait à taper sur son instrument musical, Sidi Mohammed après avoir critiqué la pauvreté de son rythme, il l'accompagna et ils créèrent une cacophonie qui poussa les femmes à leur demander d'aller sur la terrasse.

Après le dîner, l'enfant a subi un lavage complet pour se préparer à la fête de l'Achoura, il devait se réveiller au petit matin. Quand sa mère le réveilla à trois heures du matin, il se sentait somnambule, mais dès qu'il s'est rendu compte qu'il portait ses habits neufs, il se réveilla et se sentit ragaillardi *« je complétai cet*

ensemble très élégant par la djellaba blanche qui dormait au fond du coffre de ma mère. Elle sentait la fleur d'oranger et la rose séchée...Me voilà devenu un autre homme! J'étais complètement réveillé. J'avais hâte de partir à l'école. Les vêtements, les chaussures, tout était neuf. Plein de dignité et d'assurance, je précédai mon père dans l'escalier. » Sa joie décupla quand il remarqua qu'il y avait de la lumière partout, à toutes les fenêtres, il est subjugué par les voix des enfants qui clamaient les versets coraniques, un climat d'une spiritualité se dégageait de partout *« Cette impression de fête fabuleuse s'accroît lorsque je poussai la porte du Msid. Je n'étais plus le prince unique au gilet de drap amarante, je devenais un membre d'une congrégation de jeunes seigneurs, tous richement vêtus, chantant sous la direction d'un roi de légende, des cantiques d'allégresse et des actions de grâce. »* *« Je levai les yeux au plafond. Les petites flammes dansaient, grisillaient, lançaient parfois une étincelle bleue. Je me taisais pour les entendre psalmodier comme nous la parole de Dieu. Leurs voix se confondaient avec celles des élèves. J'étais convaincu qu'aucune d'elles ne célébrait l'Achoura silencieuse dans sa cage de verre, indifférente aux ondes de bonheur qui déferlaient sur nos visages. Ce matin, les objets les plus ordinaires, les êtres les plus déshérités mêlaient leurs voix aux nôtres, éprouvaient la même ferveur, s'abandonnaient à la même extase, clamaient avec la même gravité que nous, la grandeur et la miséricorde de Dieu, créateur de toutes choses vivantes. »* Dans cette féerie générale, l'image du fqih se métamorphosa totalement, il devint beau et sa baguette devint un accessoire.

Après un déjeuner de fête, Lalla Aïcha arriva à l'improviste, l'enfant malgré son envie de jouer avec ses tambourins, il se ravisa pour éviter la colère de sa mère et il écoutait un peu ce que disent les deux amies. Lalla Aïcha semblait avoir beaucoup de choses à dire, elle avait un visage bouleversé, un événement malheureux la troublait *« A ces moments, son visage se troublait, une sorte d'angoisse lui crispait les traits, ses yeux trahissaient une profonde inquiétude, mais bientôt un large sourire venait dissiper l'orage et Lalla Aïcha reprenait son monologue. »* Comme à son habitude, Sidi Mohammed ressent un grand plaisir à écouter ces anecdotes diverses. Dans le discours de la femme revenait souvent le prénom Khadija de manière dévalorisante. Quand la mère du narrateur voulait s'enquérir sur l'affaire du mari de son amie, cette dernière répondit que tout allait bien, mais elle marqua avec une certaine amertume que tous les êtres humains sont faibles.

Le soir, la fête continuait son tapage surtout sur les terrasses ; l'enfant, fatigué, n'avait plus la force pour regarder les objets de sa boîte à merveilles.

Chapitre 8/ L'été

La canicule s'annonce à Fès avec les premiers jours de l'été, sur un ton comique, le narrateur nous rend compte de la guerre que sa mère voue aux mouches et aux punaises *« Des colonies de mouches envahirent la maison, la remplirent de leurs bourdonnements, l'ornèrent de leurs chiures. Les punaises qui sommeillaient dans les vieilles boiseries firent leur apparition. C'étaient de pauvres punaises épuisées par le jeûne et le froid de l'hiver. Elles étaient d'un brun poussiéreux et toutes plates, comme vidées de leur sang. »* *« Ma mère leur déclara une guerre totale. Elle utilisa tous les moyens pour en venir à bout. Elle employa des méthodes brutales: chaux vive, soufre, pétrole, usa de pratiques plus surnaturelles, talismans, poudres diverses achetées chez un faiseur de miracles, invocations. Seules quelques familles avaient résisté au massacre. Leurs membres dégénérés traînaient une existence lamentable le long des chevrons et des solives de notre plafond. Ils ne se reproduisaient plus et quand par inadvertance l'un d'eux s'aventurait loin des hauteurs, il se savait condamné. Venir à portée des doigts de*

l'homme était une manière de suicide, une façon comme une autre d'en finir, de fuir au plus vite ce monde et ses misères. »

Au Msid, le fqih décida de changer de lieu pour une zaouiya plus fraîche, cette décision a eu un effet bénéfique sur le narrateur qui retrouva une certaine ardeur, une meilleure santé et devint plus studieux ***« Le changement de décor, la lumière si douce qui tombait des ouvertures latérales, une certaine bienveillance sur le visage du fqih eurent un effet très heureux sur ma santé, physique et morale. Je me mis à aimer l'école. Ma mémoire fit des miracles. De dix lignes sur ma planchette, je passai à quinze. Je n'éprouvais aucune difficulté à les apprendre »***. Mais, il attire l'attention du lecteur que son investissement sérieux dans les études ne signifiait nullement qu'il voulait devenir savant comme le fqih, son objectif est autre ***« Certes, ce n'était pas le but que je poursuivais. Le mot savant évoquait pour moi l'image d'un homme obèse à figure très large frangée de barbe, aux vêtements amples et blancs, au turban monumental. Je n'avais aucune envie de ressembler à un tel homme. »***, Il travaillait bien à l'école pour faire plaisir à ses parents et éviter les punitions du fqih. Il s'accordait chaque jour ses moments de rêve pendant lesquels, il s'adonnait à son activité de prédilection : le rêve. ***« Dans cet univers, je n'étais pas toujours un petit prince, auquel obéissaient les êtres et les choses, il m'arrivait parfois de devenir homme, l'homme que je souhaitais être plus tard. Je me voyais simple et robuste, portant des vêtements en laine grège, les yeux pleins de flamme et le cœur débordant de tendresse. »***

Le souk des bijoux

Un lundi, le père revient manger à la maison parce qu'il comptait accompagner sa femme au souk des bijoux pour lui acheter des bracelets. Il annonça que son affaire était prospère. Sidi Mohammed en entendant parler de bijoux, il les compara à des fleurs, ce qui engendra une gentille moquerie de la part de ses parents et des voisines. Très susceptible, il se vexa et jugea les adultes incapables de le comprendre ***« Mon père et ma mère éclatèrent de rire. Je trouvai leur réaction déplacée. Un doute se glissa en moi sur la qualité de leur intelligence. »***. Il se réfugia dans les escaliers et poursuivit sa comparaison et son analyse des différences entre les bijoux de fête et de faste et la noblesse des bijoux de tous les jours, fabriqués par des artisans talentueux. Sidi Mohammed reconnaissait son indigence linguistique pour pouvoir exprimer de manière claire ses pensées, mais ne pardonnait point aux adultes de ne pas tenter de le comprendre ***« A six ans, je ne pouvais formuler de telles considérations sur les bijoux et sur les fleurs, aucune discipline ne m'avait appris encore à classer méthodiquement mes idées. Mon vocabulaire était trop pauvre pour mettre au jour ce qui grouillait confusément en moi. C'était, je crois, cette impossibilité de faire part aux autres de mes découvertes, qui avait fait naître en moi une douloureuse mélancolie. Je pardonnais aux grandes personnes de me gronder, au besoin de me frapper pour une futilité, mais je leur en voulais à mort de ne pas essayer de me comprendre. »***. C'est dans cette perspective qu'il s'est bâti une stratégie immuable : pour faire plaisir à sa mère, il se lavait les pieds avant d'aller se coucher, pour son père, il copiait les rituels de la prière, pour les voisins, il ne barbouillait pas les murs et ne faisait pas trop de bruit quand il jouait sur la terrasse. ***« Je serais devenu un monstre de stupidité si j'avais essayé de les initier aux mystères de mon univers particulier. J'avais compris instinctivement les ruses qu'il fallait employer pour vivre en paix avec tous ces hommes et toutes ces femmes qui se prennent au sérieux et sont gonflés à éclater de leur supériorité. »***

Le père revint à la maison ; accompagné de sa femme, de son fils et de Fatma Bziouiya, les quatre personnages se dirigèrent vers le souk des bijoux.

L'entrée de ce lieu est comparée par le narrateur à une fourmilière *« Le souk des bijoutiers ressemblait à l'entrée d'une fourmilière. On s'y bousculait, on s'affairait dans toutes les directions. Personne ne semblait se diriger vers un but précis. »*. Le petit garçon fait une description dévalorisante *des bijoux rutilants qui ne présentaient aucune noblesse « le clinquant des bijoux- semblaient coupés dans du vulgaire fer-blanc- si prétentieux qu'ils en perdaient toute noblesse- Des mains humaines les avaient fabriqués sans amour pour contenter la vanité des riches- de les vendre au poids, comme des épices. J'en avais mal au cœur. »*, il attire notre attention sur l'opposition marquée entre des personnes qui vendent leurs bijoux par nécessité et des acheteurs avides qui se montrent comme des rapaces qui attendent le moment opportun pour sauter sur la proie *« De nombreux chalands s'agitaient d'une boutique à l'autre. Leurs yeux luisaient d'avidité et de convoitise. D'autres personnages, hommes et femmes, groupés ça et là, refoulaient leurs larmes. » « Plus tard, j'ai saisi tout le sens de leur mélancolie. J'ai senti moi-même cette humiliation de venir offrir à la rapacité indifférente des hommes ce qu'on tenait pour son bien le plus précieux. Des bijoux auxquels s'attachaient des souvenirs, des ornements de fête qui prenaient part à toutes nos joies deviennent sur un marché comme celui-ci de pauvres choses qu'on pèse, qu'on renifle, qu'on tourne et qu'on retourne entre les doigts pour finalement en offrir la moitié de leur prix réel. »*

Après un moment, le père finit par choisir des bracelets, après avoir pris le consentement de sa femme, il proposa un prix au courtier, décrit de manière péjorative par le narrateur *« des mains d'un grand diable aux yeux extatiques- Le chiffre se modifia et le grand diable de dellal plongea dans la foule. Sa main seule voyagea un moment avec les bracelets au-dessus des têtes et finit par disparaître. »*. Sauf que ce dernier a essayé de l'escroquer en vendant les bracelets à quelqu'un d'autre, et la dispute éclata entre les deux personnages, ils s'en allèrent au commissariat. La mère du narrateur, Fatma Bziouiya et le petit garçon pleuraient, ils ne savaient quoi faire. Ils finissent par rentrer à la maison. Pour la première fois, le narrateur était bouleversé par les larmes de sa mère, il sentit qu'ils étaient sincères *« Pour la première fois, sa douleur me bouleversait. Cela ne ressemblait point aux grands éclats et aux lamentations auxquels elle se livrait parfois pour se soulager le cœur. Ses larmes coulaient sur son menton, s'aplatissaient sur sa poitrine, mais elle restait là, sans bouger, émouvante dans sa solitude. »*. Il attendit impatiemment avec sa mère le retour du père dans une chambre sombre et dans une tristesse émouvante.

Maalem Abdeslem revint avec les bracelets, mais la mère refusa de les porter, selon elle, ce sont des bracelets qui porteraient du malheur à la maison. Son mari essaya de la convaincre, mais en vain. A la suite de tous ces événements, la narrateur fait un rêve prémonitoire dans lequel, une bande de malfaiteurs poursuivait son père et l'ont obligé à descendre de son cheval, puis, ils ont subtilisé sa Boite à Merveilles, le père les a attaqués avec courage jusqu'à ce qu'il a pu reprendre la boîte de son fils.

Le lendemain matin, l'enfant était fatigué et son père préféra qu'il reste à la maison.

Après le repas de midi, Lalla Aicha rendit visite à son amie, Lalla Zoubida s'empessa de lui raconter en détail sa mésaventure au souk des bijoux. *« Elle raconta dans les détails notre équipée au souk des bijoux, l'affreux drame qui se déroula à propos des bracelets, s'interrompit pour pleurer un moment, reprit son histoire entrecoupée de soupirs, d'invocations. Elle prophétisa avec lyrisme, annonça des catastrophes qui ne manqueraient pas de frapper notre foyer si mon père ne se décidait pas à vendre les bracelets de mauvais augure, cause occulte de notre ruine. »*.

Lalla Aicha fait ensuite le récit de la trahison de son mari, elle pleura sur les épaules de son amie, cette dernière la consola « - **Zoubida, je n'ai plus personne au monde, tu es mon amie, tu es ma seule famille. Le fils du péché pour qui je me suis dépouillée, m'a abandonnée pour prendre une seconde femme, la fille d'Abderrahman le coiffeur.** »

Ce dernier événement était la goutte qui a fait déborder le vase pour le petit garçon fragile, Sidi Mohammed se sentit très mal « **La chaleur, le lit, ces scènes affreuses dont je sentais, sans le comprendre, tout le tragique, me rendirent vraiment malade. J'eus de violents maux de tête, la fièvre me secoua tout entier. Je me mis à rendre sur ma couverture. Ma mère se précipita, affolée, criant :** ». Sidi Mohammed était très malade.

Chapitre 9

Tous ces bouleversements ont fini par anéantir le petit garçon. « **J'essayai de bouger, le tambour qui battait dans mon crâne redoubla d'ardeur. Il se mêla à l'ombre des traînées impalpables de cendre rouge. Une nuée de minuscules étincelles tournoya autour de mon visage. Silencieuses et froides, elles transformaient le décor qui m'était familier en une atmosphère irréelle. Une douleur sourde se propagea dans mes os et me tira un gémissement.** ». La mère est très inquiète, elle essaye de le faire manger, mais en vain. Les voisines montrent leur sollicitude. Chacune proposait une recette traditionnelle pour hâter la guérison du petit garçon.

Le père revint de son atelier beaucoup plus tôt que d'habitude, Sidi Mohammed remarqua que son père n'allait pas bien « **Mon père entra. Il vint se pencher sur moi. Ses orbites creusaient deux trous noirs dans son visage qui me parut pâle et fatigué.** ». La joie familiale qui régnait a disparu pour laisser la place à une tristesse incomprise de la part d'un enfant de six ans « **Ce fut, je crois, le dîner le plus triste de leur vie.** » « **Mon père et ma mère, chacun abîmé dans ses pensées, ne mangeaient pas, ne parlaient pas.** » ; même le chat de Zineb a senti que le climat était morose et qu'un problème allait survenir. « **.. regarda les formes immobiles des deux convives et miaula d'étonnement. Il miaula timidement, d'une voix plaintive, serrant sa queue entre ses pattes de derrière et rentrant son cou dans ses épaules. Son miaulement s'étouffa dans l'atmosphère comme dans un tampon de coton. La frayeur s'empara de lui. Il écarquilla ses yeux jaunes, rabattit ses oreilles en arrière, cracha un horrible juron et s'en alla tous poils dehors.** ». L'enfant ne supporta plus cette atmosphère et éclata en sanglots.

Quand la mère voulait préparer le thé, son mari lui suggéra de faire des économies du sucre, cette remarque a vexé la femme qui déclara qu'elle pressentait un grand malheur. Et la phrase du père vient confirmer ce pressentiment « **J'avais mis l'argent dans un mouchoir. J'ai dû laisser le mouchoir tomber par terre, croyant le glisser dans ma sacoche.** ». Maalem Abdeslem a perdu son capital au souk des bijoux. La femme s'adonna à des lamentations de désespoir, le père essayera de la calmer. Il lui annonça qu'il ira travailler pendant un mois comme moissonneur dans les environs de Fès.

Sidi Mohammed se sentit défaillir, sa maladie s'accrut par un chagrin incommensurable « **Un grand silence s'établit, un silence lourd, moite, huileux et noir comme la suie. J'étouffais. Je désirais de toutes mes forces qu'une porte claquât, qu'une voisine poussât un cri de joie ou un gémissement de douleur, que quelque événement extraordinaire survînt pour rompre cette angoisse. Je voulais parler, dire n'importe quelle sottise mais ma gorge se serra et une plainte expira**

sur mes lèvres. » « Pour la première fois, j'eus la sensation du vide absolu, de la solitude sans miséricorde. Mon cœur se remplit de peine. Une boule dure se forma dans ma poitrine, gênant ma respiration. Je fermai les yeux. Je priaï avec ferveur. Je me sentais abandonné aux portes de l'Enfer. ». Le narrateur adulte reprend le récit en employant le présent d'énonciation, il se rappelle avec beaucoup d'amertume cette période éprouvante de son enfance, surtout pour un enfant de six ans. *« Non ! Je n'ai pas encore oublié ces instants. Seigneur! Je me souviens. Je me souviens de cette solitude vaste comme les immenses étendues des planètes mortes, de cette solitude où le son meurt sans écho, où les ombres se prolongent dans des profondeurs d'angoisse et de mort. Et le cœur qui saigne ! Source intarissable de peine, torrent surchauffé par les feux de mes chagrins et de mes douleurs ; cri de ma chair écrasée sous le poids de ta malédiction. Je n'étais qu'un enfant, Seigneur! Je ne savais pas que le jour naissait de la nuit, qu'après le sommeil de l'hiver, la terre sous la caresse du soleil souriait de toutes ses fleurs, bourdonnait de tous ses insectes, chantait par la voix de ses rossignols. (Tonalité pathétique).*

Le père partit, l'enfant et la mère se sentirent abandonnés, orphelins, sans protection. Le père représentait *« Le père, dans une famille comme la nôtre, représente une protection occulte. Point n'est besoin qu'il soit riche, son prestige moral donne force, équilibre, assurance et respectabilité. »*. Les habitudes de la mère changèrent, plus de préparatifs pour le dîner et le cérémonial du thé, et même les aliments que le petit garçon affectionnait n'avaient plus le même goût.

Le petit discuta avec sa mère autour de la notion du temps, il affirma à sa mère qu'il prêt à attendre et qu'il est entraîné à cela. Il réussit à soutirer un sourire de sa mère en lui déclarant qu'il attend en fait d'être grand pour faire ce qu'il veut *« Quand je serai un homme, je porterai de belles djellabas blanches qui seront lavées tous les jours, je mangerai tous les matins au moins une livre de beignets très chauds avec beaucoup de beurre, parfois avec du miel. J'aurai quarante chats qui m'obéiront toujours. Ils ne feront jamais de saletés dans les coins. D'ailleurs, nous habiterons une autre maison avec un bigaradier dans la cour. »*. *« Elle éclata franchement de rire. Sa gaîté soudain me rendit toute ma confiance. Je ris plus fort qu'elle.. »*. Les deux voisines essayèrent chacune de son côté de montrer leurs solidarité vis à vis de Lalla Zoubida. *« Fatma Bziouya parut. Elle tenait à la main un bol fumant. Elle s'approcha de moi, me fit un large sourire et me demanda: - Comment te sens-tu ce matin, fqih ! » « - Louange à Dieu ! Sidi Mohammed ! Te voilà rétabli. Nous étions bien inquiets à ton sujet. Promets moi de ne jamais tomber malade, j'en perds l'appétit, je le jure par Dieu et par ses saints vénérés. »*. Le petit garçon jouit donc de bonnes vacances. Il n'était pourtant pas intéressé par ce qui l'entourait, le chagrin ne le quittait pas. Quand sa mère partit rendre visite à Lalla Aïcha, l'angoisse de Sidi Mohammed décupla *« Je me souviens encore des heures affreuses passées à attendre. Sans oser me mettre à la fenêtre, réprimant l'envie que j'avais de courir dans l'escalier, de sauter au soleil sur la terrasse. Je jetai un coup d'œil dans ma Boîte à Merveilles. Ce n'était plus une boîte à merveilles mais un cercueil où gisaient les pitoyables cadavres de mes rêves. Je fis une atroce grimace. Les voisines ne devaient pas m'entendre pleurer. Je me mouchai dans un vieux chiffon qui traînait par terre. Couché sur le dos, je contemplai fixement les taches squameuses qui constellaient les murs de notre chambre. Elles ne bougeaient plus. Elles organisaient autrefois en mon honneur des ballets à ravir les yeux. Je passais des heures à suivre les évolutions de ces formes changeantes. Maintenant, elles n'étaient plus que des taches figées qui me donnaient la nausée. »*. Même les bruits de la maison n'attiraient plus son attention. Quand la mère revint à la maison, la fièvre a repris de plus belle. Le petit essaya de se rendormir, des pensées noires occupaient son esprit, tout ce qui l'entourait semblait refléter le même malheur et la même souffrance.

Un jour, la mère du narrateur lui proposa de l'accompagner chez Lalla Aicha. Cette fois-ci, la description de la pièce où habite l'amie de sa mère est décrite de manière péjorative, elle reflète la désolation et le chagrin. « ***La chambre offrait l'image de la désolation. Elle suait la misère et l'ennui - D'ailleurs, toute la pièce paraissait froide et dure. Une sorte d'angoisse imprégnait l'atmosphère.*** ». Après quelques moments d'un silence morne, Lalla Aicha suggéra à son amie de l'accompagner chez un voyant aveugle : Sidi El Arafî.

Chapitre 10

L'apparition pour la 1^{ère} fois de ce personnage, qui va pourtant marquer l'enfance de Sidi Mohammed. Les trois personnages, après avoir traversé des rues sales, sombres, ils accèdent à une place inondée de lumière, là où habite Sidi El Arafî. L'enfant sentit dès l'entrée que ce lieu lui inspirait sérénité et quiétude. « ***La lumière du patio nous éblouit. Nous soupirâmes de contentement : un pied de vigne grimpait le long du mur qui nous faisait face. Les feuilles, d'un vert dense, éclataient, sur la blancheur de la chaux qui couvrait tous les murs de la maison. Cette cour respirait une paix monacale. Des pigeons roucoulaient et des tourterelles répondaient dans leur langage. En vain, je cherchai des yeux ces oiseaux qui nous accueilleraient joyeusement. Ils devaient nous épier de leurs cachettes pleines d'ombre et de fraîcheur.*** ». L'enfant fit encore une description valorisante du voyant aveugle : « ***Sa figure rayonnait de bonté. Il avait le visage long et maigre, couleur de pain brûlé. Les globes laiteux qui remplissaient ses orbites ne m'inspiraient aucune frayeur. Je m'avançai. Je mis ma main dans la sienne. Je posai mes lèvres sur ses doigts. Il me sourit et m'attira doucement sur ses genoux. Sa main passa légère sur mon visage. Elle en tâta chaque volume et chaque creux. Elle s'arrêta sur mon front, glissa vers les oreilles, aboutit à la nuque.*** ». Le petit garçon se rendit compte que la sagesse de cet homme reposait sur les versets coraniques et les invocations divines. Malgré sa pauvreté, tout autour de lui dégageait satisfaction. Il annonça aux deux femmes qu'il n'avait aucune prétention de prédire l'avenir, son rôle consistait à rassurer et consoler les personnes blessées dans l'âme et leur insuffler un air de courage et de persévérance. Sidi El Arafî avait un panier plein d'objets divers, Sidi Mohammed trouvait que le panier ressemblait à sa Boîte à Merveilles. Sidi El Arafî, quand il demanda à l'enfant de tirer un objet, c'était une boule de verre, le voyant compara l'enfant à un solitaire, pierre précieuse et orpheline qui brille de l'intérieur et non de l'extérieur. « ***Écoute, enfant de bon augure et souviens-toi. Le diamant s'appelle, dans le langage des connaisseurs, l'orphelin, le solitaire parce qu'il est rare et qu'aucune autre pierre ne peut rivaliser avec lui en dureté et en beauté. Chaque homme peut s'appeler comme le diamant, l'orphelin ou le solitaire. Désormais, ne sois plus triste. Si les hommes t'abandonnent, regarde en dedans de toi. Me comprends-tu bien, fils? Que de merveilles, que de merveilles recèle ton cœur ! Quand tu oublies de contempler tes trésors, ta santé en souffre et tu deviens débile. Regarde la boule que tu viens de me remettre. A l'intérieur de cette masse transparente, il y a l'image du soleil. Là elle est à l'abri de toute souillure, là elle est inaccessible à tout ce qui n'est pas lumière. Sois comme cette image, tu triompheras de tous les obstacles. Dieu te bénisse, mon enfant! Dieu te bénisse! Approche ton front de mes lèvres.*** » Cette parole du voyant confirma l'enfant dans sa personnalité et le plongea dans la félicité.

Le voyant s'occupa ensuite des deux femmes, en les rassurant qu'après chaque crise, il y a une issue, l'essentiel, c'est de savoir accepter son destin avec résignation et foi. « ***Sais-tu, femme, que toute peine annonce une joie, que toute***

mort précède une résurrection, que toute solitude fait place à des flots de tendresse? Nous n'avons pas à nous révolter, nous n'avons pas à demander des comptes au destin. Sur cette terre, nous subissons des lois que nous ne sommes pas en mesure de comprendre. Acceptons ce que Dieu nous envoie. La tempête emporta le pauvre nid dans ses tourbillons mais, avec l'aide de Dieu, le nid sera de nouveau reconstruit. Il y aura de nouveau un printemps et des fleurs sur les branches des amandiers. ». Le voyant cita son exemple, et comment il a accepté la volonté de Dieu quand il a perdu le privilège de la vue.

La séance s'acheva, le petit garçon se sentit plongé dans la féerie *« Le monde s'offrait à mon regard dans sa propriété originelle. Le soleil jouait sur les vieux murs, sur les étalages des boutiques, sur les turbans et les djellabas avec allégresse. » « Ses paroles que j'avais bues avec avidité, s'étaient transformées dans mes entrailles en pure musique. La fatigue ne pesait plus sur mes épaules. Je me mis à danser. »*. Dans la rue, Sidi Mohammed aperçoit le fqih, dans un geste de peur, il se cacha derrière sa mère, mais celle-ci le rassura en lui disant que le fqih est déjà informé de ses absences.

De retour à la maison, la mère n'informa personne sur sa visite à Sidi El Arafî, elle ne voulait nullement que ses voisines sachent qu'elle consulte des voyants, surtout chouafa.

Toutes les semaines d'après, la mère et son amie, accompagnées de Sidi Mohammed, rendaient visite aux saint et marabouts de Fès.

Un matin, Maalem Abdeslem envoya un messenger avec un peu d'argent et quelques denrées. Lalla Zoubida ne pouvait voir le monsieur, elle lui parlait par l'entrebâillement de la porte comme le veut la coutume. Comme signe d'solidarité, Lalla Zoubida partagea avec ses voisines, ces dernières lui exprimèrent leur gratitude et leurs souhaits de voir son mari revenir le plus tôt possible.

Lalla Aicha vint rendre visite à Lalla Zoubida, elle paraît qu'elle lui prépare une surprise pour le lendemain.

Chapitre 11

Le lendemain, Lalla Zoubida et Sidi Mohammed se rendirent chez Lalla Aicha, dans un passage à tonalité comique, la femme était en guerre contre les mouches *« - Allez, sortez, misérables bestioles; vous salissez tout ce que vous touchez ; lorsque je tente de me reposer, vous m'importunez par votre agitation et vos bourdonnements. » « Comment engager une conversation avec une personne prise d'une fièvre d'extermination qui court d'un coin de la place à l'autre, agitant un immense chiffon en guise d'étendard? Les mouches, il est vrai, la narguaient un peu. Elles s'abattaient en paquets sur un coussin, l'attendaient en faisant semblant de procéder à de minutieuses ablutions, mais dès qu'elles la voyaient approcher, elles entonnaient un chant de guerre, prenaient leur vol, tournoyaient un moment aux environs du plafond et piquaient droit sur le lit ou sur un matelas. » (Tonalité comique)*. Au cours de cette conversation interminable des deux femmes, une voix d'homme surgit, mais, c'est une femme qui entra dans la pièce, un nouveau personnage : Salam la marieuse. La mère du narrateur se pressa de lui poser des questions sur sa santé et sa famille et elle exprima la joie de le revoir après une longue période d'absence. Lalla Aicha informa son amie que c'était la surprise qu'elle lui a réservée.

L'enfant était un peu déçu par l'indifférence de cette majestueuse dame vis à vis de lui. Il fait d'elle une description valorisante *« Salama appartenait à cette race disparue qui a donné naissance à la légende des géants. Elle avança d'un pas*

majestueux vers le grand divan, s'installa à la place d'honneur. Le buste droit, les mains à plat sur ses genoux, elle resta muette, statique comme un bloc de granit. »
« Pas un muscle de son visage ne bougeait; ses yeux seuls se posaient avec lenteur sur chaque objet. J'en avais vaguement peur. Elle m'attirait à la fois et me mettait mal à l'aise. » Le suspens se prolongea, la conversation continuait, Sidi Mohammed réclama un verre de thé plein, ce qui mécontenta sa mère. Salam lui offrit une corne de gazelle.

La curiosité des deux femmes finit par prendre le dessus, et Salam commença d'abord son récit par des excuses envers Lalla Aicha. Elle raconta comment elle a été l'instigatrice du mariage de Moulay Larbi avec Khadija, la fille d'Abderrahmane le coiffeur ; mais en fait, c'était sur la demande de Moulay Larbi qui avait exprimé le désir d'avoir des enfants. Sidi Mohammed regretta de ne pas pouvoir suivre l'histoire jusqu'à la fin, il alla aux toilettes. Une voisine de Lalla Aicha le sermonna parce qu'il n'a pas fermé la porte des cabinets. Sidi Mohammed pleurait, hurlait devant les insultes et les menaces de la voisine. *« Tu es un enfant mal élevé, va le lui dire, garçon impoli ! Chétif morveux ! Crois-tu que ta Lalla Aicha va me faire trancher la tête ? Si tu continues à me regarder de cette façon, je vais prendre mes ciseaux et je te couperai les oreilles. »* Attirées par les appels au secours du petit garçon, les trois femmes se mêlèrent à l'incident et demandèrent explication, mais Salama défendit le petit *« - Ce n'est qu'un enfant, dit-elle, personne ne doit lui tenir rigueur d'un oubli ou d'une maladresse. Il ne serait pas raisonnable qu'une dispute éclatât à cause d'une gaminerie. Sidi Mohammed, finis de pleurer et monte vite, j'ai trouvé encore dans ma poche une corne de gazelle qui te fera sûrement plaisir. »*

Le récit de Salama se poursuivait, cette fois-ci, sur l'échec du mariage de Moulay Larbi et les misères que sa jeune épouse lui faisait subir. *« La fille de Si Abderrahmane cherchait un prétexte. Moulay Larbi a l'âge de son père. D'autre part, ses moyens ne lui permettent pas de satisfaire toutes ses fantaisies ; puis, je vous liai déjà dit, cette fille est folle. Depuis quand a-t-on vu la fille d'un coiffeur exiger de son mari l'achat d'une paire de bracelets d'or ? Réclamer de l'argent, en espèces, pour se payer des futilités ? Organiser des thés pour ses soi-disant amies ? Jouer du tam-tam à tout propos ? »* . les femmes continuèrent leur analyse à propos des mariages, des hommes, et surtout elles critiquaient le comportement des jeunes filles de l'époque qui se montrent paresseuses et toujours insatisfaites, elles ont critiqué aussi ce désir chez les hommes de vouloir malgré leur âge , ils veulent épouser des jeunes filles. Un autre personnage apparaît : Zhor *« Elle éclatait de jeunesse et de fraîcheur. Elle portait des vêtements de couleurs voyantes. »* Sidi Mohammed était très intéressé par elle, il se sentit très content quand cette dernière s'assit à ses côtés. Zhor se mêla à la discussion, elle voulait savoir si le divorce de Moulay Larbi est imminent. Elle raconta aussi un autre incident plus grave entre Moulay Larbi et sa jeune épouse, ce qui hâtera sûrement leur divorce. Quand les voix des femmes se sont élevées, s'enchevêtraient, le petit garçon ne voulait plus avoir ce qu'elles disaient, mais étaient plus intéressé par le son des mots *« Le ton de cette diatribe s'était fort élevé. La voix de Salama roulait comme le tonnerre, celles des autres femmes imitaient tantôt le bruit d'une chute d'eau, tantôt le déplacement des feuilles sèches par un vent de fin d'automne. » - « Ce qu'elles disaient glissait sans laisser de trace dans mon esprit. Je ne comprenais pas le sens de tous les mots. Il m'importait peu de comprendre. J'étais attentif à la seule musique des syllabes. J'écoutais si intensément »*

Chapitre 12

Ce chapitre qui annonce le dénouement et la situation finale commence par une description valorisante du climat qui règne, et qui annonce un bel événement. **« Ce jour-là, dès le matin, flottait dans l'air un élément nouveau qui chavirait les cœurs. Même Lalla Kanza, la chouafa, personne austère s'il en fût, chantait un couplet à la mode. »**. Toutes les femmes chantonnaient dans un air de joie, l'enfant était attiré par le rythme et la beauté des mots, cela lui donnait l'envie de composer lui même des chansons dans lesquelles , il parlera de la nuit, des couleurs et des fleurs, et elle choisira comme nom de femme Zhor.

A l'improviste, un enfant chétif (Allal AlYakoubi) arriva, le fqih l'envoya pour prendre des nouvelles de Sidi Mohammed parce qu'il était malade. La mère appela son fils à maintes reprises, elle s'énerva quand il ne lui répondit pas, elle se lamenta sur son sort. A ce moment précis, la voix essoufflée de Zineb apporta la bonne nouvelle : le retour de Mâalem Abdeslem. Cette annonce fit l'effet d'une bombe, d'abord, la mère ne croyait pas ses oreilles, puis une joie démesurée l'immobilisa au milieu de la pièce **« Ma mère ne disait rien. Elle me rejoignit dans notre chambre et restait au milieu de la pièce les bras ballants. Elle avait quitté la terre, elle nageait dans la joie au point de perdre l'usage de sa langue. »**. L'enfant voulut d'abord courir pour recevoir son père, mais, il se ravisa. L'enfant constata que son état et celui de sa mère était un peu étrange **« Ma mère n'avait pas bougé. Elle me parut un peu souffrante. Moi-même, je ne me sentais plus très bien. Mon front se couvrit de gouttelettes froides et mes mains tremblaient légèrement. Le pas pesant de mon père résonnait toujours dans l'escalier. »**. Toutes les voisines souhaitaient la bienvenue à Mâalem Abdeslem.

L'enfant reçut son père avec une fierté sans égal, il se mit sur ses genoux et commença à lui raconter les événements qui se sont déroulés pendant son absence. L'enfant ne suivit aucun ordre chronologique ou une exactitude véridique, sa mère essayait de rectifier sa narration, mais le père l'en empêcha. **« Je les racontais à ma façon, sans ordre, sans cette obéissance aveugle à la stricte vérité des faits qui rend les récits des grandes personnes dépourvus de saveur et de poésie. Je sautais d'une scène à une autre, je déformais les détails, j'en inventais au besoin. A chaque instant, ma mère essayait de rectifier ce que j'avançais; mon père la priait de nous laisser en paix. (Ce passage nous confirme que la Boite à Merveilles est un roman autobiographique car il y a des événements fictifs agencés avec des événements réels).**

Le mari de Rahma rejoignit le père du narrateur, ils discutaient et ils ont commenté le mariage raté de Moulay Lâarbi.

Le narrateur se sentit fatigué, mais il refusait de dormir, il voulait partager sa joie avec les objets de sa boîte **« Je me sentis triste et seul. Non! Je ne voulais pas dormir, je ne voulais pas pleurer. Moi aussi, j'avais des amis. Ils sauraient partager ma joie. Je tirai de dessous le lit ma Boîte à Merveilles. Je l'ouvris religieusement. Toutes les figures de mes rêves m'y attendaient. »**